Petr Skalník & Marcin Brocki, eds, *Anthropology as Social Critique. Its Public Role in the Globalized World*

Gérald Gaillard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/34160>

DOI : 10.4000/lhomme.34160

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2019

Pagination : 189-192

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gérald Gaillard, « Petr Skalník & Marcin Brocki, eds, *Anthropology as Social Critique. Its Public Role in the Globalized World* », *L'Homme* [En ligne], 230 | 2019, mis en ligne le 13 juin 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/34160> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.34160>

Petr Skalník & Marcin Brocki, eds
Anthropology as Social Critique. Its Public Role in the Globalized World
 Kraków, Jagiellonian University Press, 2018, 159 p.
 (« Jagiellonian Studies in Cultural Anthropology »).

CE DEUXIÈME volume de la série « Jagiellonian Studies in Cultural Anthropology » rassemble des textes présentés en 2012 lors d'un colloque organisé à Londres, au Royal Anthropological Institut. Ils sont précédés d'une introduction de Marcin Brocki et Petr Skalník, et suivis par ce qui est nommé trois « Appendices ». L'introduction s'ouvre sur une question : « Les anthropologues peuvent-ils être les humanistes de la globalisation ? ». Le ton de la réponse, qui n'est pas sans évoquer l'enthousiasme des débuts de l'Unesco, celui des *Tension Project*¹ ou de *The Race Question in Modern Science*², appelle « à une science anthropologique confrontant l'ignorance, et devant être utilisée pour une meilleure gouvernance, un élargissement de la démocratie, la libération de l'oppression et la diminution de la pauvreté » (p. 12). Ces propos généreux peuvent laisser sceptique y compris si le lecteur est convié par les auteurs du livre à se souvenir de l'engagement public de l'Action Anthropology (Sol Tax), du Teach-in Movement contre la

guerre du Vietnam (Eric Wolf) et d'Occupy Wall Street (David Graeber). L'interrogation initiale englobant celle d'une éthique de la discipline, trois pages critiques mettent en cause le « carriérisme » de Nancy Scheper-Hughes et de Vincent Crapanzano, et c'est aussi le thème des trois appendices signés par Petr Skalník (spécialiste du Ghana et auteur d'une vingtaine de livres), Andrew D. Spiegel (professeur à Cape Town et ancien activiste anti-apartheid) et Mamphela Ramphele (professeure à Cape Town et ex-militante anti-apartheid associée à Steve Biko). Vincent Crapanzano est, entre autres, incriminé pour avoir rendu identifiable le lieu de son enquête

1. Le programme *Tension Project* de l'Unesco (1946-1953) visait à étudier les zones de tension, afin de prévenir des conflits. C'est dans ce cadre que Claude Lévi-Strauss se rendit au Pakistan en 1950.

2. Il s'agit d'un autre programme de l'Unesco dans le cadre duquel Claude Lévi-Strauss publia *Race et histoire* (Unesco, 1952), et Michel Leiris, l'essai *Race et civilisation* (*Race and Culture*, dans l'édition anglaise ; Unesco, 1951).

(sabordant ainsi la possibilité de futures recherches auprès des populations blanches d'Afrique du Sud). Les accusations à l'encontre de Nancy Scheper-Hughes (qualifiée de « fausse-prophète », p. 9) portent sur son comportement discutable lors de son séjour à l'Université de Cape Town, sur la « pauvre qualité de ses recherches » (p. 155) et sur les effets désastreux de ses publications sur le devenir d'un pays marchant sur une corde raide.

Ce « règlement de compte » achevé, Marcin Brocki et Petr Skalník reviennent à leur argumentaire pour défendre une anthropologie « saisissant l'opportunité de la globalisation pour être du côté des victimes [...] en expliquant les problèmes sociaux qui en résultent et en prodiguant des réponses appropriées » (p. 10). Leur position est clairement affirmée : « L'anthropologie doit changer ou tomber dans l'oubli » (« Anthropology will have to revolutionize itself or become an obsolete relic of the past », p. 13). Les éditeurs du volume évoquent ensuite les travaux d'auteurs exemplaires, selon eux : ceux d'Ulf Hannerz, Thomas Eriksen et de Michał Buchowski, puis ils commentent l'action de l'Union internationale des sciences anthropologiques et ethnologiques (IUAES), « échouant à promouvoir l'anthropologie au sein du public », la création de la World Council of Anthropological Associations (WCAA) pour y remédier, et le fait que ces associations sont désormais fédérées au sein d'une World Anthropological Union. Marcin Brocki et Petr Skalník espèrent que cette dernière deviendra le porte-parole visible de la discipline sur la scène internationale.

Dans « Apply or Be Detached From Public Debate ? », Marcin Brocki (Université Jagellonne, Cracovie) se demande pourquoi l'anthropologie influence si peu le débat public quand la philosophie, l'archéologie ou l'histoire y sont en bien meilleure posture. Est-ce vraiment le cas pour la philosophie ? Remarquons que l'archéologie et l'histoire contribuent à la construction des romans nationaux quand l'anthropologie a heureusement cessé d'y participer sur

le mode folklorique ou colonial. D'après Brocki, trois causes expliquent « la faiblesse du capital symbolique » de l'anthropologie. En premier lieu, le public et les décideurs ne peuvent faire confiance à une discipline dont les représentants ne s'entendent pas sur ce qu'elle est. La deuxième raison est que les anthropologues se discréditent en tant qu'experts en mélangeant constamment les rôles, car c'est en tant que militants qu'ils traitent des questions sociales. Troisième et dernière cause de la faible influence de la discipline sur l'opinion selon l'auteur : la confusion qu'entretiennent les anthropologues en se croyant économistes, politologues ou sociologues, sans maîtriser les outils ni la rigueur de ces disciplines.

La contribution de Vesna V. Godina (Université de Maribor) « Practicing "Anthropology in the World" post-Socialist Slovenia : Problems and Dilemmas » est sans doute l'une des plus intéressantes du recueil. Faisant d'abord le point sur la situation de la Slovénie avant l'éclatement de la Yougoslavie (elle en constituait la partie la plus industrialisée et la plus éduquée), l'auteure conclut que la résolution des problèmes économiques dépend de celle de la « profonde crise morale qui touche le pays ». Entre ces deux propositions, elle examine les thèses et les textes traitant de transition. Mais « [une] transition vers quoi exactement ? », car « une société ne peut se transformer en un système qui n'existe pas » (p. 39). En effet, le modèle de société capitaliste se décline concrètement en des systèmes très différents où « la modernité » prend de multiples visages, à l'image du Japon. Vesna V. Godina fut l'une des soixante scientifiques que le gouvernement sollicita sans pour autant répondre favorablement à leur proposition de plan pour une « transition indigène [au capitalisme] » (p. 40). En définitive, plusieurs des problèmes majeurs de la société slovène post-socialiste auraient pu être résolus si les anthropologues avaient été écoutés.

William John Morgan (Universités de Nottingham et de Cardiff) examine, quant à lui, la figure publique de Fei Xiaotong

(1910-2005)³, en s'attardant plus spécifiquement sur la période qui a suivi la fondation de la République populaire (1949). À l'instar d'autres intellectuels (l'écrivain Lao She, le cinéaste Cai Chusheng...), Fei Xiaotong choisit de demeurer sur le continent pour « servir le peuple ». La sincérité de cet engagement n'est pas à mettre en doute, puisque Fei Xiao pouvait tout aussi bien gagner Taiwan (comme Ming Chun-Chang et l'Académie Sinica) ou les États-Unis (comme Francis Hsu). Mais où passe la frontière entre « servir le peuple » et « servir le Parti » ? Si, officiellement, les deux pratiques se superposent, comment les intellectuels de bonne volonté ont-ils pu s'en accommoder, notamment lors des Cent Fleurs (1956) ou de la Révolution culturelle (1966) ? Fei Xiaotong n'échappe pas à la « rééducation politique ». Après la chute de la « Bande des quatre », il refonde une anthropologie proche de la sociologie et son activité sur la scène publique est telle que son buste figurera parmi les sculptures de célébrités chinoises (de l'artiste Wu Weishan) du musée de Nanjing.

Dans « Cuban Anthropology : A Contradiction in Terms ? », Leif Korsbaek (Institut national d'anthropologie et d'histoire, Mexico) indique que s'il n'existe ni master ni doctorat d'anthropologie à Cuba (p. 106), la discipline y est malgré tout bien représentée, car des anthropologues formés à l'étranger participent activement à la résolution de problèmes sociaux et à divers projets de développement (avec une approche écologique, précise l'auteur). La discipline tire profit d'une solide tradition d'enquêtes dans les champs de la criminologie et dans celui de la mise en place de programmes de médecine sociale. Si l'auteur souligne que ces « conquêtes » sont à protéger contre « la pression rampante du néolibéralisme », il se demande ce que pourrait être l'apport de l'anthropologie dans « un contexte national incertain ». Plus que ces réflexions, l'intérêt de ces pages est, à mon sens, de proposer un bilan détaillé de l'anthropologie à Cuba depuis ses origines. Notons que, bien que l'auteur mette en avant le

rôle de la Fondation Ortiz, curieusement il oublie qu'en 1968 – et du temps de sa gloire –, Fidel Castro avait invité l'anthropologue américain Oscar Lewis à enquêter sur l'évolution d'une « culture de pauvreté » sous le socialisme (un travail publié après la mort de Lewis survenue en 1970). Signalons encore au présent lecteur que l'Institut de recherches culturelles Juan Marinello de La Havane a accueilli l'inter-congrès de l'Union internationale des sciences anthropologiques et ethnologiques (IUAES) en 2015.

Les quelques pages de « Anthropology as a Humanizer of the World : With Emphasis on Business Anthropology, post-Socialism and Slovenia » de Jasna Vuković (Institut d'anthropologie des entreprises) visent à démontrer l'utilité de rapprocher l'anthropologie du monde des affaires dans une société post-socialiste où la consommation est croissante. L'anthropologie aiderait les décideurs à « mieux comprendre les besoins des consommateurs » et contribuerait ainsi, « de manière significative », à une « hausse de la qualité de la production » (p. 119).

Avec « Postmodern Anthropology », Tomáš Boukal (Université de Pardubice) propose une lecture critique de l'anthropologie dite « postmoderne » qu'il accuse d'avoir discrédité la discipline : « La génération de Geertz avait perdu confiance dans la constitution d'un savoir scientifique, mais avait néanmoins gardé l'espoir de comprendre certains des éléments culturels. Les auteurs postmodernes ont même perdu cet espoir » (p. 130).

À la question liminaire de savoir si « les anthropologues ont vocation à être les humanistes de la globalisation », de nombreux anthropologues répondraient positivement, convaincus que nos découvertes ethnographiques et théoriques les y autorisent. En cela, ils n'ont pas tort, car quelle discipline universitaire peut se targuer de témoigner de la totalité de l'expérience humaine sous

3. Fei Xiaotong fut le treizième et dernier thésard de Bronislaw Malinowski à la London School of Economics de Londres ; sa thèse fut publiée en 1939 sous le titre *Peasant Life in China*.

tous ces aspects ? Le public est d'ailleurs avide d'éclaircissements et, quelle que soit la qualité scientifique discutable de l'essai de Jared Diamond, *Collapse*⁴, et plus encore celle de l'ouvrage de Yuval Noah Harari, *Homo Deus*⁵, ce sont les réflexions proprement anthropologiques du biologiste et de l'historien qui font de leurs livres des bestsellers dans les mondes asiatique, anglo-saxon et latino-américain. Plus près de nous, un récent « Cahier de l'Herne »⁶ dédié à Françoise Héritier montre que la discipline peut avoir une influence sur les prises de décisions. Cette anthropologie d'exception, qui n'était pas seulement entendue sur France Culture et Arte, mais aussi sur France Inter, et même Europe 1 obtint en effet des modifications de la législation (par exemple sur la santé en prison). Ce ne sont néanmoins, ni les associations professionnelles ni l'anthropologie en tant que telle, qui sont écoutées, mais toujours une personnalité incarnant le savoir d'une discipline qui accompagne les mouvements sociaux

plutôt qu'elle ne les lancerait. Françoise Héritier ne devint féministe qu'entre 1974 et 1978, et la notion de « valence différentielle des sexes » n'apparaît qu'une fois dans *Les Complexités de l'Alliance* (1981) et ne figure pas dans l'index. Ce n'est que plus tard qu'elle évoquera, plaisamment, l'éventualité d'en faire un slogan de manifestations. Certes, l'anthropologie serait l'humanisme de notre temps, mais après et au mieux, conjointement à l'action politique.

Gérald Gaillard

4. *Collapse. How Societies Choose to Fail or Succeed*, 2005 [trad. franç. : *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, 2006 (« NRF essais »)].

5. *Homo Deus. A Brief History of History*, 2016 [trad. franç. : *Homo deus. Une brève histoire de l'avenir*, Paris, Albin Michel, 2017].

6. Cf. Salvatore D'Onofrio & Emmanuel Terray, eds, *Françoise Héritier*, Paris, Éd. de l'Herne, 2018 (« Cahiers » 124).